

Blaise Cendrars, ou l'homme aux deux pieds sur les pôles

Fernand Ouellette

Volume 1, numéro 2, mars-avril 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59618ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1959). Blaise Cendrars, ou l'homme aux deux pieds sur les pôles. *Liberté*, 1(2), 79–84.

Blaise Cendrars, ou l'homme aux deux pieds sur les pôles

FERNAND OUELLETTE

A bord des cargos de par le monde, Cendrars passa tant de jours qu'on le croirait marin. Il connaît tous les rivages. Il aime la mer comme il aime un vin de Grèce. Toute la forêt vierge est dans ses yeux. Il a chassé les baleines. Il a filmé les éléphants et *LA VENUS NOIRE*. Son nez long et large à la base comme la Tour Eiffel sait les odeurs les plus étranges. Il est aussi à l'aise au Pôle Sud qu'au long d'une riche Argentine à Nice. Sa tête bosselée est bourrée d'incunables et de pierres précieuses. Dès son enfance, il jouait dans l'enceinte du tombeau de Virgile ou du Sphinx. Sa fraternité incendie tout ce qui bouge. Elle pourrait même déridier l'antique bouddha de pierre. Sentir Cendrars, c'est revivre la course vers l'or, c'est goûter des "ailerons de requin confits dans la saumure", c'est s'émerveiller devant les noces magiques et violentes de la nature et du nègre. Par excellence il est la conscience de l'exotique, la caméra du monde et la poésie d'une genèse. *DU MONDE ENTIER AU COEUR DU MONDE*. Voilà son ampleur.

Blaise Cendrars est né à Paris d'une mère écossaise et d'un père suisse. Sa mère était passionnée de botanique, et son père bon buveur, inventeur, homme d'affaires épris de vie errante. Le père se trouvait en Egypte lors de la naissance de Blaise, et c'est là que femme et fils iront le rejoindre. Son enfance fut tout particulièrement instable. Il a eu autant de précepteurs que de domiciles.

A l'âge de quinze ans, il habitait Neuchâtel en Suisse. Sa vocation de poète du monde y explosa dans une fuite célèbre. Prisonnier de son père pour ses frasques et dettes, il s'évada de son passé par la fenêtre du cinquième étage. De balcon en balcon il atteignit le monde. Ce qui semblait une escapade était beaucoup plus qu'un acte impulsif ou un coup de tête, c'était l'épopée nais-

sante d'un être éclatant de vigueur et de poésie. Il prit l'express de Bâle. "*Bâle, pourquoi Bâle?* disait-il, *j'aurais tout aussi bien pu partir dans l'autre direction.*"¹ L'important, c'était d'engouffrer la vie, de défier le conformisme, la vie momifiée et l'esprit de frontières. Au tout début de son odyssée, il pénétra en Russie, en Chine et en Perse. Sa vie devenait une gageure perpétuelle du côté de l'espoir, pour l'unité des peuples. Sa conscience de l'aujourd'hui transcendait les réussites techniques. Elle visait avant tout cette communion profonde entre hommes de toutes races et cultures. Ce contact incessant (lequel est un des faits majeurs du XXe siècle), Cendrars l'expérimente dans une recherche d'unité qui s'appuie sur la qualité des liens humains. Il s'affirme ainsi non seulement poète de l'aujourd'hui par sa métamorphose du langage poétique, mais surtout par l'esprit d'unité que sa vie aventureuse implique.

Il affronta New York dans la faim, comme son ami Henry Miller. Ce fut l'affreuse solitude de l'étranger qui erre affamé dans les rues d'un Babel d'acier. Pour apaiser son ventre vide, il a nourri son cerveau à la Central Library. Et c'est après des mois de vertige qu'un soir, dans sa chambre de la 67e rue, il écrivit *Les Pâques à New York*, l'un des poèmes les plus tragiques qu'il nous ait donné, l'un des poèmes qui ont influencé Apollinaire et toute la poésie contemporaine. Comment ne pas se rappeler ces vers :

Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents...

*Je suis trop seul. J'ai froid. Je vous appelle.*²

En Mandchourie il a heurté une autre solitude, aussi profonde sans doute, celle d'un cœur de vingt ans qui a laissé Jeanne de France derrière lui. Il n'était pas à l'âge où l'on accepte facilement l'ascèse du cœur et des sens. Celle-là viendrait à son heure.

Ce soir un grand amour me tourmente

Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France...

Je suis triste, je suis triste.

*J'irai au Lapin agile me ressouvenir de ma jeunesse perdue...*³

Au temps de la *PROSE DU TRANSSIBERIEN*, la poésie française était emmaillottée comme une belle momie qu'on veut

¹ Cité dans *Blaise Cendrars*, p. 16, par Jacques-Henri Lèvesque, Editions de la Nouvelle Revue critique, Paris, 1947.

² *Du Monde entier au cœur du monde*, p. 34, Denoël, Paris, 1957.

³ *Du Monde entier au cœur du monde*, p. 53, Denoël, Paris, 1957.

préserver du contact acéré de l'espace et de l'air. Rimbaud s'était tu. C'était l'époque rose des aveugles tels que Samain, Gregh, Jammes et la Comtesse de Noailles. Nul ne pouvait assumer l'éclatement vaste d'une ère bouleversante. Parce que Cendrars voyait neuf, voyait présent, il sut effectivement dénoncer l'inquisition des mots et la paralysie du vers. A l'urne bien polie, il opposa le lyrisme des grandes images d'un film. Bouillonnante d'éclairs, de larmes et de faim, sa poésie respirait au rythme de l'homme nouveau. D'une lucidité agressive elle avait son cordon au ventre d'un volcan. Aucun poète n'avait encore parlé de ces longs trains qui reliaient les continents et changeaient la face du monde.

J'ai vu

J'ai vu les trains silencieux et les trains noirs qui revenaient de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantômes...

J'ai vu des trains de 60 locomotives qui s'enfuyaient à toute vapeur pourchassées par les horizons en rut et des bandes de corbeaux qui s'envolaient désespérément après

Disparaître

Dans la direction de Port-Arthur.⁴

Il osait poétiser tous ces nouveaux éléments au service d'une civilisation naissante. Il ne s'est jamais demandé si certains êtres ou certaines choses étaient dignes de son oeil. Tout ce que touchait son oeil était élevé à la dignité des liens humains. La transformation poétique s'opérait par la seule qualité de son âme.

Cendrars fut toujours écartelé entre sa passion de l'aventure et la réclusion indispensable à l'écrivain. L'opposition apparente de l'acte et du verbe l'a sans cesse obsédé. Il est l'un des hommes très rares à l'avoir peut-être annihilée concrètement dans sa vie, tant l'action et l'écriture se fondaient en lui-même tout naturellement. Moravagine a sans doute livré de belles luttes à Dan Yack. Pour mieux pénétrer la complexité de ce dualisme de l'acte et du verbe chez Cendrars, il faut sentir à quel point sa vie de voyages et de contacts pouvait lui apparaître comme la seule vie possible. "Ecrire, c'est peut-être abdiquer".⁵ Ne serait-ce qu'un temps en suspens où son être se jouait la comédie de la vie? Heureusement pour nous, il a peu à peu compris que le Christ même qui était tout acte, le vivant par excellence, s'est toutefois exprimé par la parole qui chez lui mûrissait avec toute la plénitude de l'acte. Consciemment ou non, il s'était efforcé d'atteindre la fusion de l'acte et du verbe dans un même élan vital.

⁴ *Du Monde entier au coeur du monde*, p. 50-51.

⁵ *La Vie dangereuse*, p. 224, Grasset, Paris, 1938.

L'attitude de Cendrars devant son métier d'écrivain paraît souvent contradictoire. Son être est précisément paradoxal parce qu'il est vivant. Nul homme ne semble plus éloigné du type solitaire. Cependant, malgré ses départs fréquents, ses liens innombrables, et ses activités diverses, il est au fond de l'agitation de son présent l'un des êtres les plus seuls qui soient. Il a dominé sa passion du divers pour que toutes choses deviennent sa chair. Il s'est électrisé de tout le cristal que ses yeux savaient percevoir. S'il affectionne les mille facettes de l'univers, il refuse par contre la distraction de leurs masques. Comme Dan Yack, l'homme Cendrars seul résiste à la solitude quand le musicien, le poète ou le sculpteur se désagrègent. Il écrivait dans *L'Homme foudroyé*: "*Ecrire est une vue de l'esprit. C'est un travail ingrat qui mène à la solitude*".⁶ Et ce qui donne une qualité essentielle à sa solitude, c'est sa capacité de vivre intensément l'instant, son présent. Il sait accepter ses limites d'homme. Ainsi, il nous projette parfois une harmonie exceptionnelle de son esprit et de son corps. Son acte, si banal soit-il, est toujours un acte de vivant. Il peut toujours se détendre, et donner une densité à ce que les hommes galvaudent par distraction ou médiocrité. Une simple baignade à bord d'un cargo devient pour lui un poème qui mérite le don entier.

Autant Cendrars immortalise l'instant de joie, autant il porte la mort en lui comme un fiancé lucide. L'intensité d'un homme s'évalue à sa capacité de penser la mort. La force du vivant, c'est d'appriivoiser l'idée de l'absence de sa vie. Car la vie et la mort s'épaulent dans un même élan vital. C'est pourquoi Blaise Cendrars, qui situe sa vie en-deçà de toute présence surnaturelle, peut dans la perfection relative qu'il perçoit se retrancher dans le désir d'une immortalité qu'il toucherait en mourant dans une montée d'enthousiasme et d'exaltation. Ainsi, il a peut-être la sensation de déboucher dans un lieu d'épanouissement où tout dépassement devient inimaginable. Il lui est donc naturel de vouloir cristalliser dans la mort cette cime où son être exalte la vie et s'exalte lui-même. "*Ma vie durant, écrivait-il, j'ai été hanté par l'idée du suicide et plutôt dans des moments de joie, de bonheur, d'exaltation que de dépression ou de fatigue. C'est un surplus de vie qui veut se manifester. Je ne crains pas de mourir, je suis prêt. L'idée de la mort m'est très familière*".⁷

La guerre de 1939 creva son rêve d'unité. Après avoir été quelque temps correspondant de guerre, il s'est retiré dans la plus rigide solitude. Malgré les instances de son ami Edouard Peisson, il refusait d'écrire. L'année 1940 fut sans doute pour

⁶ *L'Homme foudroyé*, p. 93, Denoël, Paris, 1946.

⁷ *Le Lotissement du ciel*, p. 281, Denoël, Paris, 1949.

Cendrars la plus tragique. Ce fut l'année où sa conscience affronta la réalité de Dieu, l'année où il a eu pour la première fois une perception de la grâce. Devant la catastrophe des sociétés, il a senti la présence du Christ eschatologique. Mais il a peu écrit sur son drame intérieur. Il n'est pas l'homme des confessions ou du journal intime. Ce qu'il a compris comme nul autre, c'est la faillite de l'intelligence, la faillite de la science pour donner une assise véritable à l'unité du genre humain. Pour la première fois, il a dépassé sa propre conception de la fraternité humaine en frôlant l'infinie dimension de la charité. Pour la première fois, sa plénitude vitale s'est révélée fragile. Ce fut non seulement le tremblement de tout son être, mais aussi la mise en question de son futur, et de sa notion de l'action. "*L'homme est un loup pour l'homme sans la charité chrétienne*",⁸ affirmait-il. Il rejoignait ainsi le tableau tragique de Rouault où l'homme est seul et disloqué dans le noir, perdu parmi les ruines et les jets de feu.

Toutefois, Cendrars étant un homme d'une vitalité indicible, il a pu surmonter la blessure de la mort de son fils en Afrique, il a pu transcender son désespoir. Il a rebondi dans la joie et la confiance. C'est le propre des êtres magnifiques de pouvoir enjamber le monde de l'homme d'un pôle à l'autre. Il se retrempe avec plus de vigueur à la source du verbe et de l'acte. Car ce qui a permis à Cendrars de retrouver la sérénité, c'est son amour violent du monde. Il avait désespéré dans la mesure où il pouvait communier avec tous les êtres et les choses. C'est dans l'ascèse rigoureuse qui est la zone obscure des moines et des contemplatifs qu'il revivifia sa force. Il a pu renaître parce qu'il avait su mourir, se taire, s'oublier; parce que durant toutes ces années, il n'avait pas cessé de partager la douleur de l'humanité. Des oeuvres comme *L'Homme foudroyé*, *Bourlinguer* et *Le Lotissement du ciel* en témoignent magistralement.

Comme nul autre, Cendrars est un homme qui a le pouvoir de se transplanter en n'importe quel lieu sans atténuer sa disponibilité de communion. Il a mis toute sa foi dans sa passion d'échanger avec le plus civilisé comme avec le plus primitif des hommes. Il n'a peut-être pas atteint l'entière liberté, mais il a su reconnaître l'essence même de l'homme qui est d'être lié à quelqu'un, à quelque chose. Car la liberté de l'homme ne réside-t-elle pas dans le fait d'être lié? C'est pourquoi il a cru que l'acte le libérerait, parce que l'acte lie toujours. Il a compris qu'il n'y avait pas d'acte absolu. Derrière les mille anecdotes, les mille légendes qui enveloppent sa vie, nous trouvons un vivant qui glorifie son existence en la situant sur le plan poétique, dans la perspective du don. Un jour il apparaîtra à tous, pour la gloire

⁸ *Le Lotissement du ciel*, p. 194.

de l'homme, selon l'heureuse image d'Henry Miller, comme "une masse poétique étincelante".

*"... je veux vivre, écrivait-il, et j'ai soif, j'ai toujours soif . . . L'encre d'imprimerie n'étanchera jamais cette soif. Il faut vivre d'abord. Si aujourd'hui je me dépêche d'écrire, c'est que je veux le faire tant qu'il me reste du feu dans l'esprit, car l'âge vient et je veux me libérer de deux, trois gros bouquins que je porte en moi et que je nourris depuis toujours... Je pense à ma vieillesse et je serai un homme comblé si je puis aller mourir, le jour dit, au point choisi et disparaître anonymement sans aucun regret du monde, à la source même du monde, en pleine mer des Sargasses, là où pour la première fois la vie s'est manifestée et a jailli des profondeurs de l'océan et du soleil."*⁹

Fernand OUELLETTE.

⁹ Bourlinguer, p. 327-328, Denoël, Paris, 1948.